

Le Nil à l'origine de l'Égypte ancienne

Aude Gros de Beler

Égyptologue

Selon Hérodote, « l'Égypte est un don du Nil ». Comment, en effet, aurait pu naître et s'épanouir la brillante civilisation égyptienne sans la crue qui, chaque année, déposait au milieu des sables du désert saharien les limons noirs arrachés aux plateaux volcaniques de l'Éthiopie et apportait l'eau nécessaire à l'irrigation des cultures ? Pour (re) découvrir ce fleuve mythique, nous sommes adressés à Aude Gros de Beler à qui nous devons Les Pharaons – La mythologie égyptienne – Le Nil (éditions Molière, 1997 & 1998), Voyage en Égypte ancienne (éditions Errance-Actes Sud, Paris-Arles, 1999) et Vivre en Égypte au temps de Pharaon. Le message de la peinture égyptienne (éditions Errance, Paris, 2001).

Le fleuve

Le Nil : du cœur de l'Afrique à la mer Méditerranée, le deuxième fleuve du monde par sa longueur déambule pendant 6 671 kilomètres à travers déserts, forêts et vallées agricoles. En général, il évoque l'Égypte, la terre illustre des pharaons, mais, paradoxalement, lorsqu'il arrive à la frontière soudano-égyptienne, il a déjà effectué plus de 78 % de son trajet. Le Nil résulte de l'union de deux fleuves qui se rejoignent à Khartoum, la capitale soudanaise. Le Nil blanc part du lac Victoria, à la frontière entre la Tanzanie, le Kenya et l'Ouganda. Après avoir traversé les lacs Kyoga et Albert, il pénètre au Soudan par Nimule, parcourt la région particulièrement hostile du Sud, puis se dirige vers Khartoum. Quant au Nil bleu, il prend sa source au cœur des hautes montagnes d'Abyssinie, dans le lac Tana situé à 1 700 m d'altitude. Après les vertigineuses chutes Tisisat, où les eaux tombent de quarante-cinq mètres de haut, il effectue une boucle vers le sud avant de repartir en direction du nord-ouest pour rejoindre Khartoum. Là, les deux fleuves se rencontrent pour ne former plus qu'un : le Nil. Son voyage en territoire nubien, perturbé par six cataractes, est un peu hésitant : il se dirige plein nord, puis repart vers le sud. Enfin, il arrive en Égypte par Ouadi Halfa et, jusqu'au Caire, il parcourt une vallée fertile entourée, à l'ouest et à l'est, par les déserts libyque et arabique. C'est alors qu'il change de configuration : il se ramifie en plusieurs branches, les deux principales étant celle de Damiette et celle de Rosette, et forme un vaste delta qui vient se jeter dans la Méditerranée. Le Nil est un fleuve qui se caractérise par un régime annuel régulier, marqué par deux saisons hydrologiques : la crue et l'étiage. Du moins sur son parcours égyptien, la crue est exceptionnellement dévastatrice en raison du très faible dénivelé existant entre Assouan et la mer : quatre-vingt-trois mètres sur un parcours de mille deux cents kilomètres, soit une pente de 0,07 %.

Une crue capricieuse

À la lueur des textes antiques, on constate que toute l'agriculture égyptienne repose sur les

caprices du fleuve. Bien des documents évoquent l'inconstance de ce phénomène : visiblement, les crues sont irrégulières par leur volume, leur durée et leur date d'apparition. Trop généreuses, elles bouleversent le système d'irrigation et détruisent les habitats ; à l'inverse, la surface agricole se trouve réduite et le pays connaît des « années de banc de sable », c'est-à-dire la sécheresse. Les documents fixent la hauteur idéale d'une crue à seize coudées, environ huit mètres : on dit que, lors de son apparition, Hâpy, personnifiant la crue, est accompagné de seize enfants mesurant chacun une coudée ; de même, lors de sa fête orgiaque célébrée au début de l'inondation, Hathor est qualifiée de « femme de seize (coudées) ». En réalité, le volume de la crue résulte de l'abondance des précipitations tombées dans les montagnes d'Éthiopie nourricières du Nil bleu. Par sa puissance, le fleuve arrache sur son passage toutes sortes de débris volcaniques et métamorphiques qui, par décomposition, forment ce limon extrêmement fertile qui donne à la crue toute son importance ; elle part des tropiques fin mai, déferle en Égypte fin juin ou début juillet, augmente en août, culmine en septembre et décroît avec les premiers jours de l'automne. D'où les trois saisons du calendrier : *akhet* (l'inondation), de juin à octobre ; *peret* (les semailles), de novembre à février ; *chemou* (la récolte), de mars à juin.

Or, les anciens Égyptiens, qui ignorent tout des sources du Nil, expliquent ce phénomène d'une tout autre façon. Une inscription, connue sous le nom de la « stèle de la Famine », révèle la nature des croyances relatives à la crue. Elle a été gravée en 187 av. J.-C., sous le règne de Ptolémée V, sur un rocher de l'île de Sehel, à proximité d'Éléphantine. Le personnage mis en scène est Djéser, premier pharaon de la III^e dynastie, qui se plaint d'une trop longue sécheresse : « Mon cœur était dans une très grande peine, car le Nil n'était pas venu à temps pendant une durée de sept ans. Le grain était peu abondant, les graines étaient desséchées. » Totalemment démun, le roi demande à un prêtre de consulter les archives ; il cherche à savoir à quel dieu s'adresser pour que le fleuve reprenne son rythme normal. Après avoir effectué son enquête, l'homme explique : « Il y a une ville au milieu de l'eau : le Nil l'entoure ; son nom est Éléphantine. [...] Khnoum est là comme dieu... ses sandales placées sur le flot. » En effet, on pense que la crue provient d'une grotte souterraine proche de la première cataracte où règnent trois divinités : Khnoum, le dieu bélier qui passe pour avoir façonné l'humanité sur son tour de potier, et ses parèdres, Satis et Anoukis. Tous trois, gardiens des sources du Nil, libèrent chaque année les quantités nécessaires de limon pour fertiliser les terres égyptiennes. C'est Hâpy, l'incarnation de la crue, qui constitue les réserves. C'est pourquoi, d'Assouan au Delta, on vénère ce génie aux mamelles pendantes et au ventre bedonnant pour le prier de donner au pays une crue satisfaisante. Considéré comme le génie de la fécondité et de l'abondance, il est omniprésent dans les cortèges de divinités ornant les soubassements des sanctuaires. Toutefois, il ne bénéficie pas d'un culte traditionnel ; avant l'époque grecque, ses sanctuaires et les attestations de fêtes en son honneur restent assez rares. Le culte qui lui est consacré se déroule en plein air, au bord du Nil : avant et pendant l'inondation, on déverse dans le fleuve des offrandes – nourriture, boisson, figurines du dieu... – pour l'inciter à déborder. On connaît également l'existence d'une cérémonie, attestée depuis la VI^e dynastie, qui consiste à jeter dans le fleuve au début de la crue le *Livre de Hâpy*, recueil de prières et de listes de dons. Parallèlement, on constate que, dans les sanctuaires nubiens, particulièrement liés à la crue, les rites tendant au renouvellement de la royauté doivent favoriser le retour de l'inondation, tandis qu'il est fréquent de voir Pharaon avoir recours à des rites magiques en cas d'inondation insuffisante. Reste l'*Hymne à la crue du Nil*, composition du Nouvel Empire comptant cent trente-six versets divisés en quatorze strophes, qui répond à une nécessité purement pratique : obtenir de Hâpy un débordement généreux du fleuve.

Si toutes les actions propres à agir sur le volume du Nil se limitent fatalement à des actes rituels ou magiques, il n'en va pas de même pour la gestion de la crue. L'agriculture représentant la branche principale de l'économie égyptienne, l'amplitude des eaux reste la préoccupation majeure des souverains. C'est pourquoi on construit digues, barrages et canaux de façon à contenir l'eau et à la dévier en fonction des besoins. Toutefois, les actes hydrauliques de la royauté restent assez restreints. Étrangement, il n'existe pas de département propre à l'irrigation, et c'est le vizir qui se charge de veiller à l'entretien des canaux : « C'est lui qui envoie les conseillers du nome pour établir, dans le pays tout entier, des canaux d'irrigation » (tombe de Rekhmirê, vizir de

Thoutmosis III). En fait, le rôle d'un bon souverain consiste plutôt à prévoir le débit de l'inondation et à effectuer des réserves de grain susceptibles de pallier les pertes d'une mauvaise crue. C'est notamment le cas de Séthi Ier qui, sur une stèle retrouvée près de la première cataracte et gravée en l'an IX de son règne, est loué pour ses qualités de bon gestionnaire des stocks : « C'est lui qui emplit les magasins, élargit les greniers, donne des biens à celui qui en est dépourvu [...]. C'est lui qui cultive l'épeautre, l'Aimé du blé et le Seigneur du pain [...] : le pays entier est dans l'allégresse à cause des nourritures qu'il prodigue. » Vu les caprices de la crue, on s'explique mieux la nécessité d'une organisation à l'échelle de l'État, visant à rentabiliser au mieux les terres cultivables et à répartir judicieusement les provisions de blé au cas où une famine viendrait à se manifester. L'instrument de prévision le plus fréquemment utilisé est le nilomètre. Rattaché à un temple situé au bord du Nil, il se compose d'une descenderie conduisant, par le biais d'un escalier, au Nil ou à la nappe phréatique. Sur les parois, des échelles graduées en coudées permettent de déterminer, en fonction du volume des eaux, l'importance de la crue et d'en déduire ses conséquences agricoles et fiscales. Sur la Chapelle blanche de Karnak, on apprend que, dès le règne de Sésostri Ier, l'enregistrement officiel de la crue s'effectue en trois points stratégiques : Éléphantine, région memphite et Delta central. Si, par exemple, on enregistre à Éléphantine une hauteur de vingt-deux coudées vers la mi-août, on peut prédire que les récoltes seront bonnes.

Des travaux hydrologiques plutôt restreints

Les plus vieilles interventions en matière d'hydrologie visent à étendre l'efficacité du fleuve par un réseau de canaux destiné autant à l'irrigation qu'au transport. La tête de massue fragmentaire du roi Scorpion, roi de la dynastie 0, reste le plus ancien témoignage de domestication du fleuve. Découverte à Hiérakonpolis et conservée à l'Ashmolean Museum (Oxford), elle présente un personnage, paré d'une queue de taureau et coiffé de la couronne blanche de Haute-Égypte. C'est Pharaon : muni d'une houe, il creuse un canal, tandis qu'un homme emplit un couffin de terre et que d'autres s'activent au bord de l'eau. Hérodote (*Histoires*, II, 99) rapporte qu'au début de la première dynastie, Narmer fit aménager une digue autour de Memphis pour éviter que la ville ne soit inondée. L'historien ajoute qu'au moment de son passage, au Ve siècle av. J.-C., les Perses entretenaient encore cette digue. Sous la XIIe dynastie, Amenemhat III se lance dans de vastes travaux pour la mise en valeur du Fayoum à des fins agricoles : on creuse des canaux d'irrigation et on édifie des digues protectrices pour assécher les zones inondées et augmenter la surface cultivable. Ses aménagements sont si importants que son nom restera attaché à la région jusqu'à la période romaine où il est adoré sous le nom de Lamarès. Parallèlement, on s'affaire en Nubie, aussi bien pour tenter de contrôler l'inondation que pour ouvrir un passage entre l'Égypte et la Nubie. Une inscription de l'an VIII de Sésostri III explique que, sur les bases de travaux entrepris à la VIe dynastie par les nomarques d'Éléphantine, on a fait « rénover le canal, dont le nom est *Beaux sont les chemins de Khakaouré* (Sésostri III). Longueur de ce canal : cent cinquante coudées, largeur : vingt coudées, profondeur : quinze coudées. » Dans le Delta, le drainage des étendues marécageuses ne commence, semble-t-il, qu'au Nouvel Empire, mais s'accélère à la Troisième Période Intermédiaire, tandis que, sous la XXVIe dynastie, Nechao II ordonne la construction du « canal de Pharaon », reliant la branche pélusiaque du Nil à la mer Rouge.

Si ces quelques exemples constituent presque les seuls témoignages connus à ce jour de travaux d'envergure menés sur le Nil à l'époque pharaonique, il est toutefois permis de penser que, pour la survie du pays et son ouverture sur les mondes asiatique et africain, d'autres aménagements ont existé, même s'ils n'ont pas laissé de traces.

Des projets d'ambition pharaonique

Si les Égyptiens ont souvent exprimé le souhait de se débarrasser de cette dépendance qui les liait au fleuve, il faudra attendre le XXe siècle pour que leurs vœux se réalisent et que des travaux d'envergure soient entrepris sur le Nil.

Dans les années 1900, les Britanniques financent la construction d'un barrage, *the Old Dam*, destiné à régulariser les remous de la première cataracte. Cet ouvrage étant jugé insuffisant, on le rehausse entre 1907 et 1912 et entre 1929 et 1934, pour aboutir à un barrage de quarante et un mètres cinquante de haut créant une retenue d'eau de cinq milliards de mètres cubes et noyant la Basse-Nubie sur deux cent quatre-vingt-quinze kilomètres pendant la saison des crues. Résultat : certains sanctuaires nubiens dorment sous les eaux onze mois par an ! Dans *La Mort de Philae*, Pierre Loti crie son désespoir : « Aujourd'hui, à cause du barrage établi par les Anglais, l'eau a monté, monté, ainsi qu'une marée qui ne redescendait plus ; ce lac, presque une petite mer, remplace les méandres du fleuve et achève d'engloutir les îlots sacrés. Le sanctuaire d'Isis – qui trônait là depuis des millénaires au sommet d'une colline chargée de temples, de colonnades et de statues – émerge encore à demi, seul et bientôt noyé lui-même. »

Aussi, en 1955, le président Nasser décide-t-il de régler définitivement le problème du Nil par l'édification d'un barrage beaucoup plus ambitieux. Le projet repose sur trois objectifs : régulariser les crues et contrôler le débit des eaux du fleuve jusqu'au Delta ; produire de l'électricité destinée à développer l'industrie égyptienne ; assurer un approvisionnement régulier du pays en eau et accroître les surfaces agricoles. Les travaux, confiés aux Russes, débutent en 1960 et, le 15 janvier 1971, après onze ans de labeur, les présidents Sadate et Podgornyï inaugurent le « Haut Barrage », le *Sadd el-'Ali* des Égyptiens. Après maintes discussions, le choix s'est porté sur un ouvrage de type « barrage-poids » aux dimensions pharaoniques : quarante mètres d'épaisseur au sommet et neuf cent quatre-vingts mètres à la base, trois mille six cents mètres de longueur, cent onze mètres de hauteur et quarante-deux millions sept cent mille mètres cubes de volume. Par son seul poids, il résiste à la poussée des cent cinquante-sept milliards de mètres cubes du lac Nasser, long de cinq cents kilomètres et large de dix à trente.

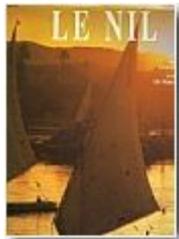
Trente ans plus tard, on s'interroge de plus en plus sur les bienfaits de cette construction. Certes, le Nil a été dompté. Les risques de sécheresse ou d'inondation ont été écartés et l'exploitation intensive des cultures a permis, dans certains cas, deux à trois récoltes par an. Toutefois, en sus des problèmes liés à la démographie galopante rendant le barrage insuffisant, des effets néfastes sont apparus, générateurs de complications pour l'économie égyptienne. Sans doute ces quelques déconvenues ont-elles inspiré le projet de la « Nouvelle Vallée », inauguré par le président Moubarak le 9 janvier 1997. L'objectif : doubler la vallée du Nil d'une vallée agricole en pompant dans le lac Nasser, à la hauteur de la dépression de Tochka – à deux cent soixante-dix kilomètres au sud-ouest d'Assouan – l'eau nécessaire à l'alimentation d'un Nil artificiel. D'ici à trente ans, la création de ce nouveau delta devrait permettre de porter la surface cultivable de l'Égypte à 25 % de la superficie du pays – contre 5,5 % à l'heure actuelle – et d'héberger quelque cinquante mille Égyptiens.

Aude Gros de Beler

Mars 2009

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



Le Nil
Aude Gros de Beler
Éditions Molière, Paris, 1998



Le Nil, fleuve sacré d'Égypte
Monde de la Bible , numero 138, Novembre 2001



L'Etat et les institutions en Égypte : des premiers pharaons aux
empereurs romains
Geneviève Husson et Dominique Valbelle
Collection U
Armand Colin, Paris, 1992



Pharaon. Les secrets du pouvoir
Marie-Ange Bonhême et Annie Forgeau
Armand Colin, 1988